



# Meurtre dans un jardin anglais

*The Draughtman's Contract*  
de Peter Greenaway

## fiche technique

Grande Bretagne -  
1982 - 1h48

Réalisateur :  
Peter Greenaway

Scénario :  
Peter Greenaway

Costumes :  
Sue Blanc

Décors :  
Bob Ringwood

Interprètes :  
Anthony Higgins  
Janet Suzman  
Anne-Louise Lambert  
Hugh Frazer



Anthony Higgins

### Résumé :

1694 Dans ce manoir anglais où se retrouve la haute société, Mr Neville, peintre ambitieux, accepte un curieux contrat Mrs Herbert, délaissée par son mari, lui propose en effet de profiter librement de ses charmes en échange de douze dessins représentant sa propriété Mr Neville s'exécute mais les tableaux laissent prévoir qu'un meurtre va être commis. Effectivement le corps de Mr Herbert est retrouvé dans un bassin Quel est le coupable ? On accuse Neville; il est assassiné.

On peut certes s'interroger sur la signifi-

cation de l'œuvre, sur cette énigme quelque peu absconse que la fin ne résout pas. Peter Greenaway présente en effet son film comme "une charade minutieuse, un jeu de l'esprit comme -le XVIIIème siècle en raffolait". Outre le décryptage de l'intrigue, ce qui capte l'attention, c'est la beauté de la réalisation: perruques extravagantes, costumes somptueux, éclairage aux chandelles, musique d'inspiration purcellienne, manoir élégant, jardin au cordeau... Tout est là pour ravir les yeux, charmer l'oreille et flatter l'esprit.

Jean Tulard  
*Guide des films*

L E F R A N C E

LES AMIS DU BON CINÉMA



## Meurtre dans un Jardin anglais

L'hypothèse du tableau meurtrier

Sous un titre français évoquant plutôt une œuvre de la chère Agatha Christie se cache un des films les plus intrigants de ce "nouveau cinéma anglais" qui renaît difficilement des cendres de l'ancien. Au-delà de la fascination esthétique et intellectuelle certaine qu'il exerce sur un spectateur peu habitué à ce qu'on pousse aussi loin ce qui paraît être un "jeu de l'esprit", les questions jaillissent en foule sur le "pourquoi" du film, plutôt que sur le "comment" (à la fois en français et en anglais)

Ce qui surprend peut-être le plus est le fait que, à l'intérieur de l'apparent classicisme et de la stylisation formelle du film, s'inscrivent des éléments de lecture moderne, non seulement liés à une quelconque grille policière mais relevant également d'un érotisme très suggestif dans sa représentation, témoin les scènes entre M. Neville et Mrs. Herbert ou sa belle-fille, où le premier remplit d'une certaine façon le "contrat du dessinateur" du titre original. A travers l'équilibre recherché de la présentation des paysages, des costumes raffinés (le plus souvent en blanc et noir, sur fond doré ou vert), des dialogues élégants et littéraires du XVIIe siècle (la scène se déroule en 1694) et de la musique postpurcellienne de Michael Nyman, se met en place un film déroutant, qui n'a pas son pareil dans le cinéma britannique : le seul reproche qu'on pourrait lui faire étant d'être trop calculé et calibré pour toucher à un but qui demeure d'ailleurs secret.

**Max Tessier**

La revue du cinéma

## Entretien avec Peter Greenaway

*Le genre fonctionne à partir de codes et de conventions, ce qui d'une certaine façon s'accorde mieux avec votre souci formaliste que si le sujet avait été plus libre de toute référence.*

C'est un peu un drame en trois actes : les six premiers dessins, les six derniers dessins, le dénouement et finalement une coda. Il est aussi fidèle à la tradition élizabéthaine: la mort du anti-héros est nécessaire à la fin, il doit apparaître comme une victime.

*Aucun des personnages n'est vraiment sympathique*

Vous savez, aucun crime n'a été commis par Mr. Neville. Il a beaucoup péché, donc son châtement est fondé sur des considérations d'ordre éthique et non criminel. Certains auraient voulu qu'il ne soit pas tué et qu'il signe un autre contrat. Sa mort me paraissait au contraire nécessaire. Il y a aussi un parallèle avec l'assassinat de Kennedy, puis celui d'Oswald par quelqu'un d'autre, etc...

*C'est un film très littéraire à une époque où le langage sophistiqué disparaît de l'écran, c'est aussi un film très érotique avec un minimum de nudité.*

C'était voulu comme tel car le sexe caché est beaucoup plus troublant que les détails anatomiques. Le film fut conçu et tourné ainsi. Il n'y a pas de scènes "osées" qui auraient été coupées au montage. La seule chose qui fut ajoutée au tournage fut la scène de masturbation de Mrs. Talmann, pour suggérer que son mari était impuissant, un motif pour ce qui allait se passer plus tard.

*Comment avez-vous conçu les costumes ?*

J'avais des idées très arrêtées. Je voulais exagérer leur aspect: ainsi les perruques sont encore plus grandes que dans le portrait de Louis XIV par Largillière. Avant la mort de Mr. Herbert, tout le monde est habillé en blanc, ce qui correspond à une image que l'on se fait du paysage anglais : les joueurs de cricket par exemple avec à l'arrière-plan le vert de la nature. Après le meurtre, tout le monde est en noir. A l'origine je voulais que dans les scènes centrales tout le monde soit en rouge, mais c'était trop cher.

**Michel Ciment**

Positif n°276

## La représentation rebelle

Il faudrait connaître mieux l'œuvre passée de Peter Greenaway. Ses films, mais aussi sa peinture. Il faudrait connaître la version initiale de *The Draughtsman's Contract* dont on nous dit qu'elle durait quatre heures, qu'elle était un "éléphant blanc" ou un "entièrement esotérique objet". On en tirerait probablement les éléments d'une approche plus pointue de son propos. Mais tel qu'il nous arrive, *The Draughtsman's Contract* existe et se défend tout seul. Il faut encore insister sur l'originalité de la photo (ces longues scènes dialoguées où les visages cadrés serrés se découpent sur un fond sombre), sur la beauté des textes distillés dans un anglais distingué qui souligne l'insolence du discours, sur la musique de Michael Nyman qui assume l'héritage purcellien mais le tire dans le sens général du film: l'insolence toujours, et un humour qui est la dernière clé de l'œuvre.

Car *The Draughtsman's Contract* est tout sauf une œuvre compassée. Greenaway bouscule la rationalité de notre entendement, mais en nous amu-

sant. L'impertinence de Neville brocardant la gentry de 1694 est celle du cinéaste, qui n'oublie jamais qu'il nous raconte aussi une histoire de cocus. La caleçonnade est élégante, mais elle est caleçonnade dans les séquences où Neville perçoit sa redevance en nature sur le corps de Mrs. Herbert. Et j'aime voir un gag dans l'usage ultime de l'échelle qui avait pu signifier le meurtre de Herbert, puis l'infortune de Talman quand elle venait perturber l'ordonnance d'une façade : quand on repêche le cadavre de Herbert, c'est sur ces barreaux qu'on le couche pour l'emporter. Mais est-ce bien la même échelle ?

**Jean-Pierre Jeancolas**  
*Positif n°276*

## Filmographie

- 1980 The Falls**
- 1981 Zandra Rhode**
- 1981 Act of God**
- 1982 The Draughtman's Contract**  
Meurtre dans un jardin anglais
- 1985 A Zed and Two Noughts**  
Zoo
- 1987 The Belly of an architect**  
Le ventre de l'architecte
- 1988 Drowning by numbers**
- 1989 The cook, the Thief, his wife, and her lover**  
Le cuisinier, le voleur, sa femme et son amant
- 1990 Prospero's book**